

# Homélie du dimanche 7 février 2021

5<sup>ème</sup> dimanche du Temps ordinaire – Année B

Au début de son évangile, saint Marc fait le récit d'une journée de shabbat à Capharnaüm. Dimanche dernier, nous avons suivi Jésus avec Simon, André, Jacques et Jean à la synagogue et nous avons été témoins de ce qui s'y est passé : l'enseignement de Jésus donné avec autorité, la guérison d'un homme possédé d'un esprit impur, l'étonnement de l'assemblée provoqué aussi bien par la nouveauté de l'enseignement que par l'exorcisme.

Suivent trois tableaux ou trois épisodes, ceux que nous venons d'entendre : à l'issue du culte dans la synagogue, le retour dans la maison et la guérison de la belle-mère de Simon (premier tableau) ; après le coucher du soleil, c'est-à-dire après le shabbat, la foule qui se presse à la porte de la maison en amenant à Jésus tous les malades pour qu'il les guérisse (deuxième tableau) ; enfin, bien avant l'aube, Jésus qui sort de la maison et de la ville encore endormie et se rend dans un lieu désert pour prier où les fils de Yonas et de Zébédée finissent par le trouver (troisième tableau).

« Allons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi, je proclame l'Évangile ; car c'est pour cela que je suis sorti ».

Tout le monde cherche Jésus, car il accomplit des guérisons. Les habitants de Capharnaüm veulent le retenir. On imagine les calculs qu'ils faisaient déjà : « Quelle aubaine, les gens vont venir de toute la région chez nous pour être guéris. C'est bon pour l'économie locale... » Mais Jésus n'est pas un guérisseur. Il est venu annoncer la Bonne Nouvelle de l'avènement du Royaume de Dieu et appeler à la conversion.

Les guérisons font partie de la proclamation. Elles accréditent l'enseignement nouveau. En effet, il ne manque pas d'esprits exaltés qui prétendent parler au nom de Dieu. Jésus est-il l'un d'entre eux ? Les guérisons montrent que non, elles témoignent de la force divine qui l'habite et agit par lui. S'il était possédé, il ne libérerait pas les possédés. Seul l'Esprit de Dieu peut chasser les esprits mauvais.

Mais les guérisons ont aussi une autre signification. Jésus laisse l'humanité souffrante venir à lui. Nous avons entendu en première lecture, tirée du livre de Job, la plainte d'un homme gravement atteint par la maladie. Cette plainte a une portée universelle, c'est pourquoi le livre de Job est si connu. Cette plainte monte jusqu'à Dieu : Pourquoi le mal ? Pourquoi la maladie ? Pourquoi la douleur, pourquoi la lente désagrégation de l'organisme jusqu'à la mort ? Pourquoi permets-tu cela ? Qu'ai-je fait pour qu'il m'arrive cela ? Job doit affronter les longs discours moralisateurs et accusateurs de ses amis. Dieu, finalement, lui donne raison, mais en laissant sans réponse la question du mal.

Le Nouveau Testament n'apporte pas davantage de réponse – au sens d'une réponse théorique. Mais en contemplant Jésus assailli par la foule des malades, ici à Capharnaüm, et en bien d'autres occasions, nous voyons Dieu qui vient rejoindre l'humanité souffrante. Dieu qui plonge au cœur du monde de la souffrance. Cette communion, ce partage, Jésus les vivra

jusqu'au bout sur la croix. Il assumera, il prendra sur lui, il connaîtra de l'intérieur la plainte douloureuse de Job et celle de tous ceux qui souffrent.

Mais s'il le fait, c'est pour ouvrir un chemin de salut. Il rejoint celui qui est plongé dans l'obscurité pour y apporter sa lumière. Il partage le sort de celui qui souffre pour qu'à son tour, celui-ci ait part à son triomphe sur le mal et la mort. La guérison des malades signifie que Jésus est le Sauveur que Dieu nous envoie.

Quelle leçon en tirer pour nous ? Nous faire proche de celui ou celle qui souffre, qui est malade. Ne pas détourner nos regards, ne pas passer notre chemin, même si sa plainte est dérangeante. Le christianisme ne fait pas l'apologie de la souffrance. Au contraire, partout où il s'implante, il s'efforce de soulager toutes les formes de misères qui s'abattent sur l'humanité. Mais il sait que seul le Christ nous libère définitivement du mal, et qu'en lui, avec lui, nos épreuves peuvent devenir un chemin de vie.

*P. Jacques de Longeaux*

# Homélie du dimanche 14 février 2021

6<sup>ème</sup> dimanche du temps ordinaire année B

« Un lépreux vient vers Jésus » c'est ainsi que commence le récit que nous venons d'entendre. Il se conclut sur ce constat : « De partout, on venait vers lui ». Le même verbe, la même expression est employée au début et à la fin : « Venir vers Jésus ».

Nous aussi, nous sommes venus vers Jésus. Nous sommes venus vers lui en nous rendant à la messe pour entendre sa parole, pour communier à sa personne, pour manifester visiblement la communion fraternelle que nous recevons de lui.

Vous qui recevez le sacrement des malades, vous êtes venus vers lui, comme il y a 2000 ans, allaient à lui tous ceux qui souffraient d'une maladie ou d'une infirmité.

Si nous pouvons aller vers Jésus, c'est que lui le premier est venu vers nous. Lui qui, au commencement, était auprès du Père, Dieu né de Dieu, Dieu tourné vers Dieu, en ces temps où nous sommes s'est fait homme. Il est venu chez les siens. En Jésus, Dieu s'est approché des hommes, Dieu s'est fait proche de nous pour que nous puissions nous approcher de Lui et être sauvés par Lui.

Le geste du lépreux qui ose venir jusqu'à Jésus et tombe à genoux devant lui en le suppliant, et le geste en retour de Jésus qui tend la main, le touche et lui dit : « Je le veux, sois purifié. » - ces deux gestes sont d'une grande audace. Nous l'avons entendu dans la première lecture : les lépreux – c'est-à-dire tous ceux qui sont atteints par une maladie de peau – sont obligés par la Loi de se tenir à l'écart, de porter des vêtements déchirés, d'avoir les cheveux en désordre, de se couvrir le haut du visage jusqu'aux lèvres et de signaler leur présence en criant « Impur ! impur ! ». C'était une grande violence ! Nous qui souffrons d'avoir à garder entre nous deux mètres de distance et de nous couvrir non pas le haut, mais le bas du visage, cela n'est rien à côté de ce que subissaient les lépreux du temps de Jésus.

Le lépreux et Jésus, encore plus, transgressent les gestes barrières et les règles de distanciation de ce temps. La rencontre se fait, le contact est établi. Or le contact physique avec la personne de Jésus est salvifique, il sauve : « A l'instant même, la lèpre le quitta et il fut purifié. »

Jésus prononce une parole et fait un geste. C'est ce qui se poursuit dans l'Eglise dans la célébration des sacrements. Dans chaque sacrement, Jésus est présent et agissant – et son action donne le salut. Chaque sacrement comporte une parole et un geste ou une matière : le pain et le vin de l'Eucharistie que l'on consomme, l'Huile des malades, consacrée pendant la messe chrismale le mercredi saint, qui est apposée sur le front et dans les mains ; l'eau dans laquelle le baptisé est plongé ou que le prêtre verse sur son front, le Saint Chrême de la confirmation...

Le salut est un événement spirituel, mais qui concerne toute notre personne, y compris le corps. Il ne nous vient pas de façon purement intérieure, spirituelle, invisible. Dans la logique

de l'Incarnation, le salut nous est donné à travers une rencontre personnelle du Christ qui comporte un aspect physique, extérieur, matériel, corporel.

Vous allez recevoir le sacrement des malades. Dans ce sacrement, vous venez vers le Christ et le Christ vient vers vous. Un contact s'établit. Le Christ étend la main et vous touche. Et ce contact vous apporte le salut. Il vous apporte, en premier lieu, la guérison du péché, la purification du cœur, car la véritable lèpre dont nous devons être guéris est bien celle-là : la lèpre du péché. Et nous espérons aussi que ce sacrement fortifiera vos corps, et surtout qu'il vous donnera la force d'âme et la paix intérieure qui permettent de supporter l'épreuve de la maladie et de l'affaiblissement.

Sur la Croix, Jésus a fait l'expérience de la souffrance physique, de la souffrance psychologique et de l'impuissance radicale. Il est venu rejoindre tous ceux qui sont souffrants, malades, affaiblis ou proches de la mort : nous tous à un moment où l'autre de notre vie. Il est venu nous rejoindre jusque dans ces états pour qu'ils puissent devenir, par Lui, avec Lui un chemin de vie.

Oui Seigneur, tu es venu jusqu'à nous pour que nous puissions venir à toi, et pour qu'avec toi dans la force de l'Esprit, purifiés de tout péché, nous allions vers le Père.

P. Jacques de Longeaux, curé

# Homélie du dimanche 21 février 2021

1<sup>er</sup> dimanche de Carême

L'Esprit pousse Jésus au désert, et là, pendant quarante jours, il est tenté par Satan. Contrairement à Matthieu et à Luc, Marc ne détaille pas le contenu des tentations. Mais l'allusion au peuple hébreu, tenté dans le désert au cours de l'Exode, est transparente. Le désert est le lieu où l'homme est en vérité devant lui-même, dépouillé de toutes les apparences qu'il se donne, privé de toutes ses sécurités. Le désert, dans la Bible, est à la fois le lieu du cœur à cœur, du seul à seul de l'homme avec Dieu, et en même temps, pour cette raison, le lieu de l'épreuve de la tentation, du combat spirituel. On se rappelle, par exemple, l'épisode de la nuit de lutte entre Jacob et l'Ange de Dieu au gué du Yabboq.

Au désert, Jésus est tenté par Satan. Jésus est tenté... Allons même plus loin : il n'y a aucun homme qui ait été autant et aussi violemment tenté que Lui. Cette idée nous dérange, nous choque. Jésus est Dieu, Jésus est parfait. Comment aurait-il pu être tenté ? Nous ne parlons pas ici des grossières tentations liées à la sensualité, mais à la tentation fondamentale qui assaille Jésus : celle de contourner la Croix, celle de sauver le monde par la puissance et non par l'abaissement. La puissance écrase, et ne sauve rien. L'abaissement rejoint chacun, rejoint les plus petits, et élève.

Cette tentation de supprimer la Croix menace sans cesse l'Eglise, nous y sommes également exposés chacun : tentation d'un christianisme de puissance, un christianisme triomphant, un christianisme de confort. Or, nous ne connaissons pas d'autre puissance que celle de l'Esprit ; pas d'autre triomphe que celui de la résurrection ; pas d'autre confort que celui des pèlerins en marche vers la patrie.

Si Jésus est tenté alors qu'il est sans péché, c'est que la tentation n'est pas le péché. Le péché commence dès qu'on laisse la tentation s'insinuer, dès qu'on lui prête attention au lieu de la repousser. Le péché commence avec la complaisance à la tentation.

Dieu n'est pas l'auteur de la tentation. Dans notre évangile, le tentateur est explicitement désigné : c'est Satan qui veut nous entraîner dans sa révolte et son désespoir.

La sixième demande du « Notre Père » a connu trois traductions françaises successives :

- « Ne nous laisse pas succomber à la tentation »
- « Ne nous soumet pas à la tentation »
- « Ne nous laisse pas entrer en tentation »

La seconde version, qui avait cours jusqu'à il y a peu, ne pouvait pas signifier autre chose que : ne permets pas que Satan nous soumette à la tentation. Pourquoi Dieu le permet-il ? Pourquoi laisse-t-il encore Satan agir ? Cette question est LA grande question de notre foi.

Elle rejoint cette autre question : pourquoi fallait-il que Jésus meure sur la Croix pour nous sauver ?

Quoi qu'il en soit, ce que nous demandons à Dieu, ce n'est pas d'être préservés de toute tentation, mais c'est de ne pas y entrer.

Y entrer est le stade qui précède juste le fait d'y céder ou d'y succomber. C'est le moment où nous commençons à y prêter attention, où nous laissons la tentation avoir prise sur nous, au lieu de la repousser immédiatement et résolument.

Dans le « Notre Père », nous demandons à Dieu quotidiennement cette grâce : qu'il ferme la porte de la tentation afin que nous n'y entrions pas, que nous ne mettions pas le pied dans la porte de la tentation, nous savons que nous y passerions tout entier.

Mais surtout, nous demandons d'être délivré du mal, du Malin, qui déploie ses ruses pour nous tenter. Le Christ a mené pour nous le combat spirituel. Nous le menons avec Lui. Il a été victorieux là où Adam a été vaincu. Nous sommes victorieux avec Lui.

*P. Jacques de Longeaux, curé*

# Homélie du 28 février 2021

## 2<sup>ème</sup> Dimanche de Carême

La deuxième étape de notre chemin de Carême est l'évangile de la Transfiguration. Il n'est pas question dans cet évangile d'effort, de combat spirituel, de pénitence, ni d'appel à la conversion, mais de la contemplation de Jésus, éclatant de blancheur, entouré de Moïse et Elie, et de la voix du Père qui le désigne au sein de la nuée comme son Fils bien-aimé que nous devons écouter.

La Passion de Jésus et sa mort ignominieuse sur la Croix ont pu sembler, aux yeux de ses contemporains, la preuve indubitable que cet homme ne venait pas de Dieu, qu'il ne pouvait pas être le Messie attendu, qu'il n'était pas même un prophète. Comment Dieu pourrait-il laisser son envoyé, son élu, mourir ainsi ?

La Croix était naturellement interprétée comme le signe de l'abandon de Dieu, comme le châtiment de Dieu contre un homme pécheur. Le doute a saisi les Douze eux-mêmes, ses plus proches compagnons : Jésus est-il vraiment le Christ annoncé par les prophètes ou bien un piège tendu à Israël par le Tentateur ?

Or, la Transfiguration atteste la sainteté de Jésus et même sa divinité. La présence de Moïse et d'Elie signifie qu'il est celui que la Loi et les Prophètes ont annoncé et dont ils ont préparé la venue. La voix du Père accrédite Jésus auprès de Pierre, Jacques et Jean. Il est son Fils bien-aimé. Il est la Parole qu'il faut écouter pour vivre.

C'est donc pour soutenir leur foi et leur espérance, alors même qu'ils ne comprennent rien, que Jésus donne à Pierre, Jacques et Jean, de contempler sa gloire et d'entendre la voix du Père. Ils auront besoin de cette lumière lorsqu'ils l'accompagneront jusqu'au bout de la nuit, dans le jardin des Oliviers, mais aussi lorsqu'ils feront l'expérience cruelle de leur propre faiblesse, de leur lâcheté, de leur reniement.

Mais alors pourquoi Jésus leur intime-t-il l'ordre de se taire, de ne pas parler aux autres de ce qu'ils ont vu et entendu – ordre auquel ils ont obéi, contrairement aux malades que Jésus guérit ? Pour ne pas détourner Jésus du chemin qu'il doit suivre et qui passera par l'abaissement de la Croix, avant de déboucher sur la gloire de la résurrection ; afin de ne pas entretenir l'illusion de la gloire sans la croix, ni céder au désespoir de la croix sans la gloire.

Beaucoup de saints et de nombreux chrétiens ont suivi un chemin identique : une forte expérience de Dieu, lumineuse, bouleversante, qui a marqué à jamais leur vie et dont ils ne peuvent en aucun cas mettre en doute la réalité. Elle est pour eux aussi réelle, aussi certaine, que leur propre existence (exemple de J-H. Newman : *myself and my God*). Ces expériences mystiques ont souvent été décrites. C'est comme si, à un moment, le ciel venait nous rejoindre

sur terre. Un coin du voile est levé. Ce qui est ordinairement caché est, pour un moment, manifesté.

Mais cette expérience lumineuse est ensuite suivie de longues années d'obscurité qui durent parfois toute une vie. Les maîtres spirituels parlent de « nuit de la foi ». Ce qui semblait clair, évident, est désormais caché, voilé, obscur. La présence de Dieu ne se fait plus sentir. Sa lumière ne se fait plus voir, sa voix ne se fait plus entendre : silence de Dieu. Thérèse de Lisieux, par exemple, a connu une expérience de ce genre (voir également le témoignage de Mère Teresa). La personne que l'Esprit conduit à la suite du Christ peut alors se sentir abandonnée de Dieu. (C'est une épreuve de purification, comme l'or purifié par le feu, dit le Nouveau Testament). La mémoire de l'expérience vécue sur la Montagne soutient la marche dans les passes obscures, lorsque le soleil est caché à nos yeux.

Déjà, au plan simplement humain, le souvenir d'un moment heureux nous aide à tenir bon et à aller de l'avant dans les périodes difficiles. De même, au plan spirituel, la mémoire du don de Dieu soutient l'espérance, la confiance, lorsque faiblit la lumière de la foi. C'est ce qui soutient Abraham dans l'épreuve qu'il traverse lorsque Dieu lui demande d'aller sacrifier son fils (ou qu'Abraham pense que Dieu lui demande cela).

Tout le monde ne vit pas une expérience mystique, ni même le plus grand nombre. Jésus prend avec lui seulement Pierre, Jacques et Jean. Les neuf autres restent dans la plaine avec tous les disciples. Chaque chemin est différent, chaque vocation est différente. Tout le monde n'est pas appelé à marcher sur des chemins escarpés.

Mais quel que soit notre chemin, croyons que la grâce de Dieu ne nous fera pas défaut pour soutenir et relancer notre marche, jusqu'au jour où nous parviendrons à la Lumière.

Père Jacques de Longeaux